

**BIBLIOTHECA
ROMANICA**

161.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

CHATEAUBRIAND

RENÉ

STRASBOURG

J. H. Ed. Heitz (Heitz & Mönck.)

Bruxelles:	G. Van Oest & Cie
Londres:	Madie's Select Library Ltd
Milan:	Sperling & Kupfer
New-York:	G. E. Stechert & Co
	Lamcke & Buchner
Olten:	Schweiz. Vereinsortiment
Paris:	Hazart & Steinert
St. Pétersbourg:	K. L. Ricker
Stockholm:	Sandbergs Bokhandel
Vienne:	R. Lechner & Sohn

BIBLIOTHECA ROMANICA.

Prix de chaque numéro 50 centimes.

Chaque volume peut être fourni relié en toile rouge et titre dorée. Le prix de la reliure en varie de 50 centimes à 1 franc.

Bibliothèque française.

- 2033 **Balzac**, Eugénie Grandet. — Introduction par H. Gillot.
2437 — Le Cabinet des Antiques. — Intr. par H. Gillot.
2534 **Beaumarchais**, Le Barbier de Séville. — Intr. par G. Gröber.
117/118 **Bernardin de Saint-Pierre**, Paul et Virginie. — Intr. par A. Paris.
84 **Bolleau**, Art poétique. — Intr. par E. Höpffner.
91 — Le Lutrin. — Intr. par E. Höpffner.
61/62 **Chateaubriand**, Atala. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
103 — René. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
1 **Cornelle**, Le Cid. — Intr. par G. Gröber.
29 — Horace. — Intr. par C. This.
56 — Cinna. — Intr. par C. This.
80 — Polyeucte. — Intr. par C. This.
92 — Le Menteur. — Intr. par C. This.
4 **Descartes**, Discours de la méthode. — Intr. par G. Gröber.
132/136 **Guérin, Maurice de**, Journal, Lettres, Poèmes et Fragments. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
102/107 **La Bruyère**, Caractères. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
75/77 **Lamartine**, Méditations. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
1 **Molière**, Le Misanthrope. — Intr. par G. Gröber.
2 — Les Femmes savantes. — Intr. par G. Gröber.
46 — L'Avare. — Intr. par C. This.
119 — Tartuffe. — Intr. par G. Gröber.
26/28 **Musset, A. de** Comédies et Proverbes. — Intr. par H. Gillot. — (La Nuit vénitienne. — André del Sarto. — Les Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour.)
53/56 — Poésies (1828—1833). — Intr. par H. Gillot.
87/90 **Pasquier**, Les Provinciales. — Intr. par Ph. Aug. Becker.
101/61 **Racine**, L'écrit de Maître. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
11/14 **Racine**, Miroir de l'ame. — Intr. par H. Gillot.

c. p. 3 et 4 de la couverture.

PQ
2205
R453
1912
SMRS

**BIBLIOTHECA
ROMANICA**

161.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

CHATEAUBRIAND

RENÉ

STRASBOURG

J. H. ED. HEITZ (HEITZ & MÜNDEL)

Bruxelles:	G. Van Oest & Cie
Londres:	Mudie's Select Library Ltd
Milan:	Sperling & Kupfer
New-York:	G. E. Stechert & Co
	Lemcke & Buechner
Olten:	Schweiz. Vereinsortiment
Paris:	Haar & Steinert
St. Pétersbourg:	K. L. Ricker
Stockholm:	Sandbergs Bokhandel
Vienne:	R. Lechner & Sohn

1870
JANUARY

MEMORANDUM

FOR THE RECORD

RE: [Illegible]

[Illegible text]

[Illegible text]


[Illegible text]

CHATEAUBRIAND

Excellente introduction de Schmeegans


*Édition en partie critique
Apparat dans les notes
(au bas des pages)*

RENÉ



**SABLE
COLLECTION
SABLE**

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

NOTICE

Chateaubriand écrit en 1843 à Madame Récamier : « Je suis allé promener ma tristesse dans Kensington, où vous vous êtes promenée comme la plus belle des Françaises. J'ai revu ces arbres sous lesquels René m'était apparu : c'était une chose étrange que cette résurrection de mes songes au milieu des tristes réalités de ma vie¹. » Dans les Mémoires d'Outre-Tombe, en parlant de son séjour en Angleterre, il nous apprend qu' « après avoir erré au loin dans les campagnes sous un ciel baissé, blondissant et comme pénétré de la clarté polaire », il traçait « au crayon les premières ébauches des Passions de René »².

¹ Londres 26 novembre 1843 (Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier II 532—33 voy. Chateaubriand, Pages choisies, par V. Giraud 1911, p. 34).

² Mém. d'O. T. I, l. VI éd. Biré I, p. 325.

Chateaubriand a passé sept ans en Angleterre¹. Ce furent des années de rudes épreuves, de labeur opiniâtre, années fécondes où son génie littéraire s'est formé au contact de la vie, de la souffrance, de la nature, d'une littérature et d'une langue étrangères. En Amérique il avait joui avec frénésie de la «liberté primitive», vivant en Sauvage et oubliant avec délices les hommes des villes; il avait découvert dans ses courses solitaires et aventureuses un monde nouveau de poésie, de beautés naturelles, il avait reçu avec force les impressions profondes de la nature sauvage, réfléchi sur les destinées de l'homme et de l'humanité, rêvé dans les nuits silencieuses; son âme s'était élevée à l'idée de l'infini, à la contemplation de «celui qui alluma la flamme des soleils et qui, d'un seul coup de sa main, fit rouler tous les mondes»². L'artiste, le peintre, qui s'éveillait en lui «dans ces forêts aussi vieilles que le monde» empêchait le poète de se perdre dans de vagues rêveries. Son oreille perçut les voix douces ou terribles de la Nature, son œil apprit à discerner les couleurs et les formes, les effets de lumière qu'il s'efforçait de fixer dans leur fraîcheur première. Avant de partir pour l'Amérique, Chateaubriand était un officier amateur de poésie comme tant d'autres;

¹ Arrivé à Londres le 21 mai 1793, il rentre en France en mai 1800.

² Voyage en Amérique. Journal sans date.

de son pèlerinage d'outre-mer il a rapporté des impressions ineffaçables, des descriptions pleines d'une poésie, d'un coloris tout neufs, des observations sur les mœurs des Sauvages, les éléments d'une vaste «épopée de l'homme de la nature», dont il avait conçu le plan tout jeune, mais dont il avait trouvé en Amérique les «vraies couleurs».

Les événements politiques, un devoir impérieux d'honneur et de loyauté rappelèrent Chateaubriand en France. Le 2 janvier 1792, il débarque au Havre, se marie, rejoint l'armée des princes à Bruxelles, vivant dans ses souvenirs d'Amérique, loin de «la haute émigration» qu'il méprisait; blessé au siège de Thionville d'un éclat d'obus, il tombe malade de la petite vérole devant Verdun. Misérable et sans argent, il prend le chemin de l'exil et se traîne presque mourant jusqu'à Ostende, d'où il se rend à Jersey auprès de son oncle de Bedée. Après un séjour de quatre mois, il s'embarque pour l'Angleterre et arrive à Londres le 21 mai 1793 avec trente louis apportés de Jersey. Chateaubriand a connu dans les premiers temps de son séjour à Londres la misère, la faim, les pires souffrances de l'exil. Il partage le «grenier» de son cousin La Bouëtardais et gagne péniblement sa vie par des traductions du latin et de l'anglais. La fin de l'hiver 1794—5 fut désastreuse et Chateaubriand souffrit de la misère au point d'errer affamé pendant cinq jours dans les rues de Londres avec son ami Hingant qui fit dans

un accès de délire une tentative de suicide. Un jour, le publiciste Peltier le retrouva perdu dans un quartier excentrique de Londres. C'est alors que Chateaubriand résolut de tenter la fortune en province et se rendit à Beccles en Suffolk¹. Dans la curieuse *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages* il nous apprend qu'il dut « abandonner cette grande vue du Canada (l'épopée des Natchez) qui lui plaisait par le souvenir de ses voyages » que « de tristes soins l'appelaient à d'autres études ». S'est-il rendu à Beccles afin d'y copier des manuscrits français pour une société d'antiquaires du Suffolk, comme il l'a prétendu plus tard ? Rien ne confirme ce récit. Nous savons par contre de source certaine que Chateaubriand a enseigné le français dans une institution de jeunes gens et qu'il s'est fait des amis parmi ses élèves et les notabilités de la contrée. De Beccles « Monsieur Shatterbrain » (le distrait), comme l'appellent spirituellement ses élèves, se rend à Bungay où il est reçu avec la large hospitalité anglaise dans la famille du révérend John Ives. Nouveau Saint-

¹ Dans les derniers mois de 1794 selon M. Le Braz (voy. *Chateaubriand professeur de français et Au Pays d'exil de Chateaubriand*, *Revue de Paris* 1907 et 1908 et en volume Champion 1909) en avril—mai 1795 selon M. Baldensperger (voy. *Chateaubriand et l'émigration française à Londres*, *Revue d'histoire littéraire de la France* 1908, p. 585—626).

Preux, il inspire à son élève, la charmante Charlotte «aux blanches mains» alors âgée de quinze ans, une passion malheureuse qu'il partage, mais l'idylle de Bungay s'achève tristement dans l'aveu du mariage trop oublié de Chateaubriand. Le souvenir de Charlotte Ives a laissé des traces profondes dans l'œuvre de Chateaubriand. Il n'avait connu jusque là de l'amour que les rêveries brûlantes provoquées par un tempérament ardent et des lectures troublantes, le «vague des passions», la poursuite d'un fantôme d'amour, tantôt pur, tantôt sensuel : «la chaste image de Charlotte, en faisant pénétrer au fond de mon âme quelques rayons d'une lumière vraie, dissipa d'abord une nuée de fantômes ; ma démonsse, comme un mauvais génie, se replongea dans l'abîme», écrit-il plus tard dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, . . . «Charlotte, éclosse d'un rayon de lumière, régnait sur moi.» «Attachée à mes pas, par ma pensée, Charlotte, gracieuse, attendrie me suivait, en les purifiant, par les sentiers de la sylphide»¹. Désespéré, torturé de remords et de regrets au souvenir d'un bonheur qui lui échappait et dont sa «nature orageuse» eût été, il le sentait bien, «incapable de savourer longuement les saintes délectations», il rentra à Londres. C'est alors, dit-il dans un passage obscur des *Mémoires d'Outre-Tombe* où il essaye d'analyser son état d'âme, «qu'aigri par

¹ M. d'O. T. éd. Biré II, p. 140—150.

les malheurs, déjà pèlerin d'outre-mer, ayant commencé mon solitaire voyage les folles idées peintes dans le mystère de René m'obsédaient et faisaient de moi l'être le plus tourmenté qui fût sur la terre»¹. Dans les récits douloureux des amours de René et de Céluta, de Chactas et d'Atala, d'Eudore et de Cymodocée, séparés par une fatalité hostile, des malheurs de Velléda, se reflète le souvenir de l'idylle de *Bungay*², mêlé d'influences littéraires³, de mélancolie ossianique, revu à travers les impressions d'Amérique, les visions antiques, paré de couleurs brillantes et de romantisme. Dans les derniers temps plus calmes de son séjour à Londres⁴, Chateaubriand écrit l'*Essai sur les Révolutions*, ébauche ou achève René, Atala, les *Natchez*. Entré dans le groupe modéré des émigrés royalistes, il en partage les convictions politiques et religieuses et se lie intimement avec Fontanes : son retour au catholicisme est préparé par les tristesses de l'exil et la misère de l'abandon, qui le font passer de l'indifférence religieuse à la négation sans satisfaire les aspirations secrètes de son cœur⁵, et

¹ M. d'O. T. éd. Biré II, p. 146.

² Voyez *Le Braç*, *Au pays d'exil* de Chateaubriand.

³ comp. *Paul et Virginie et Atala*.

⁴ voy. l'article cité de Baldensperger sur Chateaubriand et l'émigration française à Londres.

⁵ voy. l'*Essai sur les Révolutions* et surtout les notes de l'exemplaire dit confidentiel.

s'achève sous les coups répétés de malheurs de famille et à la nouvelle de la mort de sa mère (lettre de M^e de Farcy à Chateaubriand, 1 juillet 1798). Soutenu par les conseils et l'amitié de Fontanes, Chateaubriand ébauche à Londres son œuvre d'apologie, ce *Génie du Christianisme* dont l'apparition devait lui procurer un retour triomphal dans sa patrie. C'est dans le *Génie* que parut d'abord le récit René.

Pour trouver les traits et les couleurs dont il a peint la figure tragique de René, Chateaubriand n'a eu qu'à descendre en lui-même, à se revoir aux heures troubles de son adolescence inquiète. Lorsqu'il errait sous les ombrages de Kensington rêvant aux malheurs de René, Chateaubriand était encore l'être des désirs insatiables : l'ennui qui paralyse la volonté du frère d'Amélie et le rend incapable d'agir, n'a jamais quitté Chateaubriand, mais à cette heure il est devenu une forme de l'orgueil, le dédain superbe de ce qui passionne le commun des hommes. Chateaubriand veut vivre, il travaille avec acharnement à Londres, il est hanté par un espoir de gloire littéraire qu'il poursuit courageusement et déploie une énergie dont on le croirait incapable si l'on ne voyait en lui que le rêveur tourmenté du « vague des passions ». Au milieu des souffrances de l'âme et du corps et tandis que son ami Hingant essaye de se tuer, Chateaubriand entreprend un vaste travail historique et dispose « la nuit la moisson

de ses rêveries du jour dans l'Essai historique et dans les Natchez». «Les deux manuscrits marchaient de front, bien que souvent je manquasse d'argent pour en acheter le papier et que j'en assemblasse les feuillets avec des pointes arrachées aux tasseaux de mon grenier, faute de fil¹.» Le mal est conjuré chez celui qui supporte aussi noblement le malheur. Le voyage d'Amérique, le contact de la Nature, la vie libre et saine ont contribué à rétablir l'équilibre moral troublé par les rêveries et l'inaction; la souffrance, la vue des maux réels de la vie, le travail ont achevé de le guérir. Sainte-Beuve dit avec raison que l'art est «l'anneau d'or» par lequel René se rattache à la vie: «René croit à l'immortalité de la poésie, donc René croit à quelque chose, et le jour où il se sentira certain de posséder lui-même ce seul talent incontestable, il sera sauvé².» C'est dans l'Essai sur les Révolutions que nous retrouvons l'image authentique et vivante de René tel que les expériences de la vie et les leçons du malheur l'ont transformé. Nous le voyons «lorsque tout repose, entre deux et trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battent contre ses fenêtres» écrire «ce qu'il sait des hommes» et de lui-même: les réflexions amères sur le monde qu'il

¹ M. d'O. T. I, l. VI (éd. Biré I, p. 325).

² Chateaubriand et son groupe littéraire I, p. 350.

se figure «comme un grand bois, où les hommes s'entr'attendent pour se dévaliser»¹, les confessions, les cris de révolte, de désespoir, alternent avec les dissertations historiques ou morales. Plein de contradictions, aussi violent et tranchant dans l'affirmation que dans la négation, Chateaubriand est en pleine crise morale, religieuse et politique : malgré des retours agressifs du mal, il se sent assez fort pour analyser avec une rare pénétration l'état d'âme de René, cet autre lui-même qu'il revoyait trainant «d'inutiles jours sur la terre», «jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guères se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même». René a peur de vivre, tantôt il aspire à la paix du cloître, tantôt il cherche à s'étourdir, à oublier ses chagrins en s'élançant seul «sur cet orageux océan du monde» : il voyage, mais il n'a d'yeux que pour les ruines, les tombeaux, et malgré la «sainte et poétique horreur» qu'il ressent à la vue des chefs-d'œuvre de l'art religieux italien, il revient de «l'étude du monde» sans avoir rien appris et ayant perdu «la douceur de l'innocence». S'étant réfugié loin de la foule, du «vaste désert d'hommes», dans une chaumière solitaire, l'aspect de la nature et l'isolement le plongent dans un état «presqu' impossible à décrire»

¹ voy. l'admirable chapitre «Aux Infortunés» dans l'«Essai sur les Révolutions» (L. I, P. II, Ch. XIII).

où les rêves héroïques de gloire alternent avec les appels douloureux aux «orages désirés» qui devaient emporter «René dans les espaces d'une autre vie», avec le réveil d'une sensualité d'autant plus brûlante qu'elle se consume sans objet. René sort brisé de ces luttes et aspire à la mort. Sa sœur Amélie, alarmée par le ton désespéré des lettres de son frère, accourt, l'arrête sur la pente fatale qui conduit au suicide, mais succombe à une «criminelle passion» qui est pour René une source de souffrances nouvelles. Elle cache son désespoir derrière le «mur d'une cellule» de convent, tandis que René s'embarque pour l'Amérique.

La vérité et la poésie sont intimement mêlées dans cette douloureuse et mystérieuse histoire. Les détails du récit nous reportent à l'époque où Chateaubriand, attendant un brevet d'aspirant de marine, errait seul dans le port de Brest occupé «d'idées vagues sur la société, sur ses biens et ses maux», pris d'une vague tristesse, aux deux années passées dans les bois de Combourg qui ont décidé de son avenir¹. A Combourg il a senti «la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité», dira-t-il plus tard dans ses Mémoires. Dans les bois de Combourg il a

¹ «C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis» (M. d'O. T. éd. Biré I, p. 167).

connu les premiers troubles des passions, son imagination agitée par «la puissance de ses vagues désirs», crée des fantômes, visions gracieuses, chastes ou sensuelles, «sylphide», «fleur d'amour» ou «élégante démonsse»: un hasard l'empêche de mettre fin à ses jours, d'échapper par la mort au fantôme qui le «garrotte». Au souvenir de ces souffrances causées par l'éveil des sens dans l'adolescent sauvage, incapable d'abandon et étouffant en lui-même ses passions, s'ajoute celui de Lucile, dont nous reconnaissons la beauté sérieuse, la mélancolie, les «regards pleins de tristesse ou de feu», dans la figure troublante de la triste Amélie. Là s'arrête la ressemblance entre Lucile et Amélie et rien ne nous autorise à admettre que les rapports de Chateaubriand et de sa sœur furent plus que l'amitié tendre, passionnée de deux êtres tourmentés par les mêmes souffrances et réunis par la communauté des goûts et des idées. Chateaubriand a ajouté l'épisode final, évidemment étranger à l'idée primitive de René, «afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles» et a pris «la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables, qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme et que les anciens attribuaient à la fatalité»¹. Le sujet d'Erope et de Thyeste, d'Amnon et de Thamar lui a semble

¹ voy. Préface de l'édition d'Atala et de René (1805).

s'appliquer au caractère et à la «faute» de René : «ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute», écrit-il dans le passage singulièrement embarrassé de la «Défense du Génie du Christianisme» qui est destiné à expliquer et à justifier la présence de René dans le Génie du Christianisme. Chateaubriand a connu comme René cette «soif vague de quelque chose», qui l'a «traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique et dans les villes bruyantes de l'Europe» ou poussé bien des fois à fuir les hommes et à «contempler durant des heures, avec cette même inquiétude, le spectacle philosophique de la mer»¹; comme René, il a rêvé sur «le peu que nous sommes» à la vue d'une statue de l'infortuné Charles II². Du sentiment de «solitude morale» il a fait l'état constant de l'âme désolée de René, dont les plaintes répètent plus âpres et plus pathétiques la sagesse désenchanté de l'Ecclésiaste³. Chateaubriand a certainement connu le mal de René, mais il avait en lui des réserves de forces, un désir de gloire

¹ Essai sur les Révolutions fin du 1^{er} livre (éd. 1826 II, p. 76 s.).

² voy. l'article De l'Angleterre et des Anglais Mercure de France juin 1800 dans les Mélanges littéraires éd. des Oeuvres de Chateaubriand 1826, p. 23.

³ voy. René Canat, Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens, Paris 1904.

qui lui ont permis de triompher du mal, s'il n'en a pas étouffé en lui tous les germes, et lui ont épargné la destinée lamentable de René. Son héros n'est pas un portrait fidèle de l'auteur, mais le représentant typique d'une maladie de l'âme dont Chateaubriand a observé en lui et autour de lui les symptômes inquiétants. Saint-Preux a connu les nobles souffrances de l'être dans lequel les excès de la pensée et du rêve ont paralysé la volonté, Werther succombe au mal, «étouffe dans sa cage». René est «l'aigle blessé qui reprendra son vol», Oberman, le pâle héros du récit douloureux et profond de Senancour, «le vrai René, le René sans gloire»¹, est «cet oiseau des récifs à qui la nature a refusé des ailes et qui exhale sa plainte calme et mélancolique sur les grèves d'où partent les navires et où reviennent les débris»². Dans Delphine, dans Corinne, dans l'Adolphe de Benjamin Constant, nous reconnaissons les atteintes du mal de René, dont la figure sombre et hautaine a hanté l'imagination des romantiques³. Hernani,

¹ Sainte-Beuve, *Chat. et son groupe littéraire I*, p. 360.

² G. Sand dans la réédition d'Oberman de Senancour 1840

³ voy. sur les descendants directs et les incarnations successives de René, l'ouvrage cité de Cagnat et V. Giraud, *Pages choisies de Chateaubriand 1911*, introduction et du même, *Chateaubriand. Nouvelles études littéraires 1912* («Le sillage de Chateaubriand»).

Didier, Chatterton, Lelia, le brutal Antony doivent à René une partie de leur être. Plus tard Chateaubriand s'est senti responsable des ravages causés dans les cœurs par la lecture de René : « Si René n'existait pas, affirme-t-il dans ses Mémoires, je ne l'écrirais plus : s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais : il a infesté l'esprit d'une partie de la jeunesse, effet que je n'avais pas pu prévoir, car j'avais au contraire voulu la corriger »¹. Dans un passage assez obscur de la « Défense du Génie du Christianisme » et que Chateaubriand reproduit en tête de l'édition d'Atala et de René de 1805 il s'explique sur ses intentions moralisatrices et religieuses. Dans le Génie du Christianisme, il avait signalé les origines chrétiennes de ce « vague des passions », de la mélancolie dont souffre René, des misères d'un « cœur plein », dans un monde qui lui paraît vide, « désabusé de tout », sans avoir « use de rien ». Mais par une singulière inconséquence, dans la « Défense du Génie du Christianisme », il condamne sévèrement et traite de « vice nouveau » « ces rêveries désastreuses et si coupables », « les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude » et rend J. J. Rousseau, les

¹ M. d'O. T. II^e partie, l. I (Le passage souligné ne se trouve que dans les fragments inédits des M. d'O. T. publiés par A. Feugère, R. d'hist. litt. de la France 1909, p. 577) éd. Biré II p. 281.

philosophes et Werther responsables des fautes de ces «solitaire tout à-la-fois passionnés et philosophes» plongés «dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie ou à la mort». N'est-il pas injuste d'être si sévère pour René et ses frères en misère après avoir parlé lui-même de la «nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie», «de la prodigieuse mélancolie» qui est «le fruit de cette vie monastique», alors que ces asiles de paix se sont fermés aux âmes souffrantes et desiruses de solitude? Comment peut-il traiter si durement René de criminel et le rendre seul coupable des malheurs d'Amélie qu'il ignore et que Chateaubriand désigne lui-même comme l'œuvre de la fatalité? Les «extravagances» de René, ses idées de suicide ont obligé Amélie à se rapprocher de lui, mais il est innocent de la passion coupable qu'il inspire à sa sœur. Nous voyons quels efforts Chateaubriand a dû faire pour introduire René dans le cadre du Génie du Christianisme et tirer de la peinture séduisante d'une «maladie de l'âme», des «folies de la solitude»¹, un enseignement moral et religieux².

Le récit des malheurs de René est inseparable

¹ voy. la lettre de Chateaubriand à Mme de Staël du 16 octobre 1801.

² Chateaubriand fait une allusion obscure à une «vieille ballade de Pèlerin» ou il aurait trouvé la «catastrophe» déjà «presque naturalisée chrétienne» Déf. du G. du Chr.

des *Natchez* dont il formait primitivement de même qu'*Atala* un épisode. Dès le début des *Natchez*, René est «le frère d'Amélie» et un passage de la deuxième partie annonce le récit que René fait à Chactas et au père Souël de la «mystérieuse douleur qui avait empoisonné son existence». Dans les *Natchez* Chateaubriand a ajouté au portrait de René des touches vigoureuses et a appuyé sur le côté morbide de sa nature. La fameuse lettre de René à Céluta, son épouse indienne, écrite dans une heure de désespoir et d'orgueil délirant, résume en l'aggravant la confession de René qui dans le mariage et dans la paternité reste l'être éternellement solitaire au cœur ravagé, brillant d'un feu dévorant et incapable d'abandon depuis qu'il a «été aimé, trop aimé» par la malheureuse Amélie. Les *Natchez* sont un fragment d'une épopée de l'homme de la nature dont Chateaubriand conçut très jeune l'idée et qui devait «peindre les mœurs des sauvages»¹. Cette œuvre rêvée avant le voyage d'Amérique, entreprise et en partie élaborée en Amérique et en Angleterre, s'est inspirée des préoccupations des philosophes du XVIII^e siècle, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre; son exécution coïncide avec l'*Essai sur les Révolutions*. Le sombre pessimisme de la lettre de René à Céluta se retrouve dans les cris désespérés de l'*Essai*: telle réflexion

¹ Les *Natchez*, Préface.

amère de la lettre, «il y a des existences si rudes qu'elles semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être», reparait presque textuelle dans les notes dont Chateaubriand a couvert les marges du fameux «exemplaire confidentiel» de l'Essai retrouvé par Sainte-Beuve¹. L'épisode de René conçu avec les Natchez avant le retour de Chateaubriand au catholicisme a dû subir un remaniement profond : mais l'auteur n'a pu effacer le charme séducteur du héros romantique. «Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir et respirer sans mourir»². Ces lignes tirées des Natchez peignent le charme irrésistible mêlé d'épouvante qui émane de René. Baudelaire qui a vidé jusqu'à la lie la coupe amère et empoisonnée s'écriera avec colère : «Disparaissez donc, ombres fallacieuses de René, d'Oberman et de Werther, fuyez dans les brouillards du vide, mon-

¹ «Cette vie-ci doit corriger de la manie d'être».

² Les Natchez I, l. IX.

strueuses créations de la paresse et de la solitude; comme les pourceaux de *Génézareth*, allez vous replonger dans les forêts enchantées d'ou vous tirèrent les fées ennemies, moutons attaqués du vertige romantique. Le génie de l'action ne vous laisse plus de place parmi nous»¹. Le caractère profane de ce récit troublant, déplacé dans une œuvre d'apologie chrétienne, explique le jugement severe de *Chénédollé*: «Dans *René Chateaubriand* a caché le poison sous l'idée religieuse: c'est empoisonner dans une hostie»².

La langue plus simple, plus nue, voilée de mélancolie de *René*, moins neuve que celle d'*Atala*, l'emploi de tournures, périphrases et images rappelant la langue de *Rousseau* et de ses disciples, nous permettent-ils d'admettre avec *M. J. Lemaître*³ que certaines parties de *René* furent écrites avant le voyage d'Amérique? Nous ne le pensons pas. Une comparaison du texte primitif d'*Atala*, du *Génie du Christianisme* et des remaniements successifs nous montrent que *Chateaubriand* ne s'est débarrassé que peu à peu des formules typiques de la langue du XVIII^e siècle. Le sujet

¹ *Oeuvres T. III*, p. 203 s. (*L'Art Romantique*, Préface à l'édition des *Chants et Chansons de Dupont* 1842).

² *Sainte-Beuve*, *Chateaubriand et son groupe littéraire I*, p. 385.

³ *Conférence sur René* voy. *Revue hebdomadaire* 17 février 1912 (et en volume 1912).

de René, sans action, l'analyse toute en nuances de l'état d'âme de ce personnage ne prétaient pas aux descriptions brillantes et colorées qui ont frappé par leur nouveauté les lecteurs d'Atala.

Chateaubriand n'a détaché René du *Genie du Christianisme* qu'à partir de l'édition de 1826¹ mais dès 1805 il publie une édition séparée d'Atala et de René¹. C'est ce texte, guère modifié depuis, que nous reproduisons en y joignant les variantes de l'édition de 1826 et de l'édition de 1802 du *Genie du Christianisme*² ou René parut pour la première fois (Seconde Partie. Poétique du Christianisme. Livre IV. Suite de la poésie dans ses rapports avec les hommes. Suite des Passions T. II, p. 162—216). On trouvera dans l'excellent recueil de Pages choisies de Chateaubriand publiées par V. Giraud pour quelques passages importants de René les variantes des huit textes successifs³ et une liste des éditions de René dans le Catalogue des Ouvrages de Chateaubriand extrait du Tome XXVII du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale Paris 1906.

René fut traduit plusieurs fois en allemand :

¹ Atala-René par Fr. Auguste de Chateaubriand à Paris chez Le Normant 1805, 331 f.

² Paris chez Migneret.

³ Une édition critique complète de René est préparée pour la Société des textes modernes français par M. Marcel Duchemin.

Atala, René, der letzte der Abencerragen übersetzt von Ehrenfried Stöber Paris-Strasbourg 1826, *René* übersetzt von Schnetzler Freiburg 1827, *Atala, René, der letzte der Abencerragen* übers. von Stephan Born (*Deutsche Hand- und Hausbibliothek Stuttgart Spemann No. 219*), übers. von H. W. Mertens (*Kleine Bibliothek, Hamm, Breer und Thielmann 1903*) et *Reclams Universal-Bibliothek No. 976. 977.*

traduction anglaise: René, a tale from the french, London 1813.

traduction italienne: Renato, Atala, Milano Sonzogno 1803

traduction espagnole: Atala y René (avec la Chaumière Indienne et le Café de Surate de Bernardin de Saint-Pierre), Paris 1822¹.

traduction portugaise: Atala . . . precedido de René, Paris 1836.

On trouvera la liste des principaux ouvrages sur Chateaubriand dans l'Introduction des Pages choisies par V. Giraud p. XX—XXII². Signalons en particulier de Sainte-Beuve l'étude sur René en tête d'une édition d'Atala, de René et du dernier Abencerrage et reproduite dans les Premiers Lundis III, p. 197—204. Chateaubriand et son

¹ Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale donne les titres de six traductions espagnoles.

² voy. aussi la notice de l'édition d'Atala, *Bibliotheca Romanica* 64. 65.

groupe littéraire sous l'Empire. *Portraits contemporains* I, II, *Causeries du Lundi* I, II, X: Canat, *Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*, la substantielle étude sur les origines du *Genie du Christianisme* dans les *Nouvelles Etudes littéraires sur Chateaubriand* par V. Giraud qui prépare une réédition des *Extraits de Chateaubriand* publiés par Brunetière (Hachette, *Classiques Français*). Les quelques lettres importantes de Chateaubriand écrites d'Angleterre sont réunies dans la *Correspondance générale de Chateaubriand* publiée par Louis Thomas Paris, Champion T. I. 1912.

F. ED. SCHNEEGANS.

RENÉ

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Seconde Partie: Poétique du Christianisme.

Livre Troisième: Suite de la Poésie, dans ses rapports avec les hommes. Passions.

Chapitre IX: Du vague des Passions.

Il reste à parler d'un état de l'ame, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé; c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente, car il arrive alors une chose fort triste: le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentimens, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui: il reste encore des desirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide;² et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

Il³ est incroyable quelle amertume cet état d'ame répand sur la vie, et en combien de manières le cœur se détourne et se replie, pour employer des forces qu'il

¹ Texte de l'édition du Génie du Christianisme ou Beautés de la religion chrétienne: par François-Auguste Chateaubriand, à Paris, chez M. Gagneret, imprimeur. An X.—1802. T. second p. 158—162. *éd. 1805* l'*Atala et René* p. 27: ² vide. ³ L'amertume que cet état de l'ame répand sur la vie, est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent manières.

sent lui être inutiles. Les anciens ont peu ou point connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble: une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissoient tous leurs momens, et ne laissoient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étoient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentimens, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant; toutes¹ dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. Les femmes,² indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur tous les autres sentimens. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à-la-fois quelque chose d'incertain et de tendre.³

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guères leurs regards au-delà de la vie, et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étoient point portés, comme nous, aux rêveries et aux désirs par le caractère de leur religion. C'est dans le génie du christianisme, qu'il faut surtout chercher la raison de ce *vague* des sentimens répandu chez les hommes modernes. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présens et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un

éd. 1805 d'Atala et René: 1 toutes manque. 2 Les femmes chez les peuples modernes, indépendamment des passions qu'elles inspirent, influent. 3 l'éd. 1805 supprime les passages suivans et reprend à: Il suffiroit de joindre quelques infortunes . . .

voyageur qui passe ici bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que *l'homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une légère teinte de misanthropie, qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, ou des ames qui aimoient mieux ignorer certains sentimens de la vie, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie fut le fruit de cette vie monastique; et ce sentiment, qui est d'une nature un peu confuse, en se mêlant à tous les autres, leur imprima son caractère d'incertitude: mais en même temps, par un effet bien remarquable, le vague même où la mélancolie plonge les sentimens, est ce qui la fait renaître; car elle s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consomment d'eiles-mêmes dans un cœur solitaire.

Il¹ ne faudroit que joindre quelques infortunes à cet état rêveur des sentimens, pour qu'il pût servir de fond à un drame admirable. Il est étonnant que les écrivains modernes ne² se soient pas emparé de cette singulière position des passions. Puisque nous manquons d'exemples, nous seroit-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez*? C'est la vie de ce jeune René, à qui *Chactas* a raconté son histoire.³ Ce n'est pour ainsi dire, qu'une pensée; c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventures, hors un malheur, qui, sans produire

éd. 1805 d'*Atala et René*: ¹ Il suffiroit de joindre quelques . . . à cet état indéterminé des passions, pour qu'il pût. -n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'ame. ³ Ici s'arrête la citation dans l'édition de 1805.

d'événemens remarquables, sert seulement à redoubler la mélancolie de René et à le punir. On trouvera d'ailleurs dans cet épisode quelques harmonies des monumens chrétiens et de la vie religieuse, avec les passions du cœur et les tableaux de la nature: ainsi, notre but sera doublement rempli.

PRÉFACE

de l'édition d'Atala et René par Fr. Auguste de Chateaubriand à Paris chez Le Normant 1805.

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages, m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse, ont désiré avoir une édition du Génie du Christianisme, qui fût dépouillé de cette partie de l'Apologie, uniquement destinée aux gens du monde: malgré la répugnance naturelle que j'avois à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendoit de moi.

Une autre classe de lecteurs demandoit une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage: je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté pour le Génie du Christianisme à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devois faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le Génie du Christianisme. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru

des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du Génie du Christianisme, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverois-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le Génie du Christianisme est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle;¹ de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venoient trop tard, puisque cet ouvrage étoit déjà oublié.²

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouveroit peut-être quelques motifs d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du Génie du Christianisme se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue, le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paroît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon foible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire. Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde, pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée

¹ M. de Fontanes. ² M. G'inguené.

Bibl. rom. 161.

sur mon livre, sera sans doute la véritable opinion; je saurai ce qu'il faudra changer au Génie du Christianisme, pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit.

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections, ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connoître les endroits foibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquoient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois: cinq fois séparément, et six fois dans le Génie du Christianisme; si l'on confrontoit ces onze éditions, à peine en trouveroit-on deux tout-à-fait semblables.

La douzième que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer*; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de la Harpe me disoit au sujet d'*Atala*: «Si vous voulez vous enfermer avec moi seulement quelques heures, ce temps nous suffira pour effacer les taches qui font crier si haut vos censeurs.» J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnoîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentimens exprimés par le père Aubry renfermoient

une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage: (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité!)

«Que dis-je! ô vanité des vanités! Que parlé-je de la
 »puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère
 »fille, en connoître l'étendue? Si un homme revenoit
 »à la lumière quelques années après sa mort, je doute
 »qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont
 »donné le plus de larmes à sa mémoire: tant on forme
 »vîte d'autres liaisons, tant on prend facilement d'au-
 »tres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme,
 »tant notre vie est peu de chose, même dans le coeur
 »de nos amis!»

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il seroit difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas sur-tout chez les François que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guères, que de vivans sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudroit en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne feroit encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très-inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fautive et paradoxale:

«Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles: il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le coeur de l'homme est fini. C'est une de nos

» grandes misères: nous ne sommes pas même capables
 » d'être long-temps malheureux.»

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce seroit soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis; et de l'autre, qu'on est très-heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit: «C'est une de nos grandes *infortunes*;» ce qui seroit faux, sans doute, mais: «C'est une de nos grandes *misères*,» ce qui est très-vrai. Eh! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir long-temps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère*? M. l'abbé Morellet paroît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel. Mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe? Il seroit assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie, me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ses sentimens l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes, m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelois seulement les choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auroient aisément justifié; mais s'il en avoit fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvoit en avoir besoin, elles auroient bien surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la Défense du Génie du Christianisme. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avoient

pris pour une gâité de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute: « Quand on trouve dans un auteur une circonstance qui ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner de la ressemblance au tableau; si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il seroit assez naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il n'a fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas très-connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve Atala une méchante production; mais j'ose dire que la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Les deux traductions anglaises d'Atala sont parvenues en Amérique; les papiers publics ont annoncé, en outre, une troisième traduction publiée à Philadelphie avec succès; si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auroient-ils réussi chez un peuple qui pouvoit dire à chaque pas: « Ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts. » Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude^a.

René, qui accompagne Atala dans la présente édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur Atala. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages, mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentimens et d'idées. Pour toute préface, je citerai encore les passages du Génie du Christianisme et de la Défense, qui se rapportent à René.

^a Défense du Génie du Christianisme. (voy. plus haut p. 29—32.)

EXTRAIT DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU
CHRISTIANISME.

« On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des critiques^a pour la pureté de la Religion; on devait donc s'attendre qu'ils se formaliseroient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette objection particulière rentre dans la grande objection qu'ils ont opposée à tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale qu'on y a faite plus haut. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poèmes et des romans impies, avec des poèmes et des romans pieux; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyoit l'ennemi revêtu: c'étoit une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avoit choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte. Dans la partie théorique de son ouvrage, il avoit dit que la Religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avoit dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie: il ne suffisoit pas d'avancer tout cela, il falloit encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étoient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avoit-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piège innocent aux incrédules? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le Génie du Christianisme, s'il n'y avoit cherché René et Atala?

Sai che là corre il mondo dove più versi
Delle sue dolcezze il lusinghier Parnaso,
E che 'l vero,^b condito in molli versi,
I più schivi allettando, ha persuaso.

^a Il s'agit ici des philosophes uniquement. (*Note de Chateaubriand.*) ^b *ed 1805:* la . . . lusinger . . . che 'l verso . . . allettando.

« Tout ce qu'un critique impartial qui veut¹ entrer dans l'esprit de l'ouvrage, étoit en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la Religion et² à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs³ de la vie, et pour ceux-là même qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauroient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur⁴ y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J. J. Rousseau⁵ qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à des songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du Génie du Christianisme, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvens offroient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvoient auprès de Dieu de quoi remplir le vuide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la

Fragments inédits des Mémoires d'Outre-Tombe (Revue d'hist. lit. de la France, 1909, p. 575—7): ¹ voulant entrer ... de mon travail ... d'exiger de moi ... les épisodes de l'ouvrage. ² et en démontrassent ³ certains malheureux et ⁴ L'auteur ... suicide: ces mots manquent. ⁵ Jean-Jacques Rousseau introduisit: ... des rêveries désastreuses, le roman de Werther développa ... poison. Les couvents.

» société (comme¹ il est arrivé en Angleterre), des espè-
 » ces de solitaires tout à-la-fois passionnés et philosophes,
 » qui ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni
 » aimer ce siècle, prendront² la haine des hommes pour
 » l'élévation du génie, renonceront à tout devoir divin
 » et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines³ chi-
 » mères, et se plongeront de plus en plus dans une mi-
 » santhropie orgueilleuse, qui les conduira à la folie, ou
 » à la mort.

» Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries
 » criminelles, l'auteur⁴ a pensé qu'il devoit prendre la
 » punition de René dans le cercle de ces malheurs épou-
 » vantables,⁵ qui appartiennent moins à l'individu qu'à
 » la famille de l'homme, et que les anciens attribuoient
 » à la fatalité. L'auteur⁶ eût choisi le sujet de Phèdre
 » s'il n'eût été traité par Racine. Il ne restoit que celui
 » d'Erope et de Thyeste^a chez les Grecs, ou d'Amnon
 » et de Tamar chez les Hébreux;^b et bien qu'il ait été
 » aussi transporté sur notre scène,^c il est toutefois
 » moins connu que⁷ celui de Phèdre. Peut-être aussi s'ap-
 » plique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu pein-
 » dre. En effet, les folles rêveries de René commencent
 » le mal, et ses extravagances l'achèvent: par les pre-
 » mières, il égare l'imagination d'une foible femme; par les
 » dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette
 » infortunée à se réunir à lui; ainsi le malheur naît du
 » sujet, et la punition sort de la faute.

^a Sen. *in Atr. et Th.* Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles. ^b *Reg.* 13, 14. (*corr.* Il Samuel XIII). ^c Dans l'*Abufar* de M. Ducis. (*Notes de Chateaubriand.*)

Fragments inédits (R. d'hist. l. de la F., 1909, p. 577): ¹ comme . . . Angleterre, ces mots manquent. ² prendront . . . génie: ces mots manquent. ³ plus belles chimères . . . se plongeront dans une ⁴ je pris la punition ⁵ épouvantables manque. ⁶ J'aurois choisi ⁷ connu que l'autre

» Il ne restoit qu'à sanctifier, par le Christianisme, cette
 » catastrophe empruntée à la fois de l'antiquité païenne
 » et de l'antiquité sacrée. L'auteur même alors, n'eut pas
 » tout à faire; car il trouva cette histoire presque natu-
 » ralisée chrétienne dans une vieille ballade de Pèlerin,
 » que les paysans chantent encore dans plusieurs provin-
 » ces.^a Ce n'est pas par les maximes répandues dans un
 » ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse
 » au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité.
 » Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans
 » l'épisode de René, serre et contriste le cœur sans y
 » exciter l'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de
 » vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René
 » finit misérablement. Ainsi, le vrai coupable est puni,
 » tandis que sa trop foible victime, remettant son âme
 » blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade*
 » *sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond
 » même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours
 » du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les
 » moralités religieuses de l'histoire de René.

On voit, par le chapitre cité du Génie du Christianisme,
 quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre;
 et, par l'extrait de la Défense, quel vice non encore at-
 taqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que quant au
 style, René a été revu avec autant de soin qu'Atala, et
 qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable
 de lui donner.

^a C'est le chevalier des Landes,

Malheureux chevalier, etc. (*Note de Chateaubriand.*)

RENÉ

En arrivant chez les Natchez, René¹ avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des² bois; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie,^a il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur: le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci³ n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement connaître⁴ par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire qui se bornait, disait-il, à celle de ses pensées et⁵ de ses sentiments. «Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutait-il, je le dois⁶ ensevelir dans un éternel oubli.»

Quelques années s'écoulèrent⁷ de la sorte, sans que les⁸ deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des⁹ Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait

^a Colonie française aux Natchez. (éd. 1802 au Natchez.)

éd. 1802: ¹ en note: Voyez Atala, à la fin du troisième tome.

² des forêts ³ celui-ci, quoique souvent sollicité, n'avoit ⁴ vivement savoir, quel m. avoit pu conduire un E. bien né à l'étrange

⁵ et . . . sentiments manque. ⁶ je dois l'ensevelir ⁷ se passèrent

⁸ les vieillards pussent parvenir à lui arracher son secret. Enfin, une

⁹ des missions

jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur: ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé,¹ mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent la *lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem,² et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas³ à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait: à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentaient dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers⁴ l'Orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères⁵ d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme⁶ et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvait plus en jouir; ensuite le père⁷ Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René⁸ prit sa place au milieu d'eux, et après un

éd. 1805: ¹ éprouvées *éd. 1802:* ² Sachem aveugle ³ d'arriver ⁴ Au fond de la perspective, vers l'orient ⁵ des caractères de toutes les formes, dans ⁶ René et le missionnaire . . . et plaignirent l'aveugle Chactas ⁷ le solitaire et le Sachem s'assirent ⁸ Le jeune homme

moment de¹ silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

» Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

» Combien vous aurez pitié de moi ! que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables ! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guères se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas ; il a été trop puni !

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré² de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur³ était impétueuse, mon caractère inégal. Tour-à-tour bruyant et joyeux, silencieux et triste,⁴ je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout-à-coup, j'allais m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait

éd. 1802. ¹ de recueillement et de silence ² abandonné de b. h.

³ Ma mémoire étoit heureuse, je fis de rapides progrès ; mais je portois le désordre parmi mes compagnons. Mon humeur ⁴ et triste ; tantôt rassemblant autour de moi mes jeunes amis, puis les abandonnant tout-à-coup pour aller me livrer à des jeux solitaires. Chaque automne.

étroitement à cette sœur; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute¹ des feuilles: promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O² illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs!

» Tantôt nous marchions³ en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt,⁴ dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh!⁵ quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent⁶ de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère!⁷

éd. 1805: 1 chute *éd. 1802:* 2 ô, 3 m. tout pensifs, prêtant . . . au silence de l'automne + tantôt nous murmurions quelques vers où nous cherchions à peindre la nature. Jeune 5 O, quel 6 qui chantèrent 7 mère! Tout . . . les réminiscences enchantées que donne le bruit . . . natale; philosophie, piété, tendresse, et le berceau

Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale: religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

»Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées¹ graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur: nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

»Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras.² J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source; et dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

»Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité?³ Pourquoi la mort qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers? Pourquoi⁴ n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

»Amélie accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre.⁵

»J'accompagnai mon père à son dernier asile;⁶ la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pres-

éd. 1802: ¹ idées rêveuses, car ² bras, et j'appris ³ immortalité! ⁴ Enfin, pourquoi ⁵ pas d'alinéa après funèbre. éd. 1805: ⁶ asyle

sèrent de tout leur poids; le soir même l'indifférent passait sur sa tombe; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

» Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage¹ de mon frère: je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

» Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais² l'une après l'autre, sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retint dans le monde,³ et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

» Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère, voisin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!

» Les Européens incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence⁴ nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante⁵ des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires.

éd. 1802: ¹ désormais l'héritage ² considérais sans oser m'y engager ³ au monde... tristesse. Ces conversations me touchoient, j'allais promener mes rêveries dans un monastère, non loin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux - silence des déserts ⁵ plante aromatique

Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtai à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes,¹ qui, ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort,² de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur!

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins;³ je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus: je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce: pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais⁴ sont ensevelis dans la poudre, et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature et faiblesse de l'homme: un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne souleveront jamais!⁵

» Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élevée, par intervalles dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur

éd. 1802: 1 hommes! qui . . . aviez 2 mort; de quelle philosophie mélancolique vos 3 desseins. Je me . . . de voyager: je 4 palais des rois . . . et leurs mausolées . . . ronces. O force 5 jamais! quelquefois.

leurs ruines; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les¹ pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

» Mais² je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.³

» Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice.⁴ Je fus frappé du silence⁴ de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des⁵ manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument: les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la⁶ catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

» Je recherchai surtout⁷ dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux⁸ sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre.

^a A Londres, derrière Withall, la statue de Jacques II (*éd. 1802* Charles II, *éd. 1826* White-Hall . . . Charles II).

éd. 1802: ¹ tous les pâles tombeaux; et souvent . . . le génie . . . assis pensivement à ² mais enfin . . . dans des monumens, où ³ criminelle. *Alinéa.* Des songes des races évanouies, je revins aux illusions des races vivantes. Comme je ⁴ silence qui régnoit en ces lieux, et que ne troublaient point les plaintes du vent, qui gémissoit ⁵ seulement quelques manœuvres étoient assis avec ⁶ jusqu'à la grande ⁷ sur-tout (= *éd. 1805*). ⁸ les dieux . . . les loix (= *éd. 1805*).

Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.¹

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poèmes dont un héros² consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse: un torrent coulait à nos pieds; le chevreuil paissait à quelque distance parmi³ les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne.⁴ Aussi tranquille que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion!⁵ Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou⁶ à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens.⁷

» Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de

éd. 1802: 1 nouveaux-nés 2 un ancien héros consolait sa vieillesse solitaire 3 sur la tour en ruine, et le vent du désert sifflait sur les bruyères 4 sienne: auss. tranquille (*éd. 1826* pacifique). 5 religion! quel labyrinthe de colonn-s! quelle . . . aux rumeurs de la mer, aux murmures (*éd. 1826:* Quel labyriathe de colonnes! Quelle) 6 ou plutôt 7 sens, comme l'autre à l'ame.

beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes :¹ l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

» Mais peut-être, mes vieux amis, vous² surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature?

» Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, à peine⁸ discernois-je les fleuves, comme des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna,³ dont je découvrais les entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur.

» Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels⁴ dont il voyait à ses pieds les demeures, n'est, sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié; mais, quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image⁵ de son caractère et de son existence: c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés.»⁶

En prononçant ces derniers mots, René⁷ se tut, et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait

éd. 1802: 1 incomplètes 2 et vous surtout, sage Chactas, êtes-vous . . . dans tout ce récit, je ne vous aye pas parlé une seule fois des 3 l'Etna, et je découvrais ses entrailles 4 mortels infortunés dont il voyoit . . . les étroites demeures . . . doute, vertueux vieillards 5 une vive image de . . . et de sa triste existence 6 *Intervalle de plusieurs lignes.* 7 René sentit la parole distraite se perdre sur la langue immobile. Le père S. était dans un grand étonnement, et 8 (*éd. 1826:* les fleuves . . . me sembloient plus que des lignes)

avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.¹

René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout-à-coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie:²

«Heureux sauvages! Oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit³ je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos⁴ chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la⁵ sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette⁶ mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignait quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette⁷ tristesse passagère, et votre regard levé vers le Ciel, cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre sauvage.⁸»

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la⁹ tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le¹⁰ bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému: «mon fils! mon cher fils!» A¹¹ ces accents, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors¹² le vieux sauvage:¹³ «Mon jeune ami, les mouvements d'un cœur comme le tien ne sauraient être vagues; modère¹⁴ seulement ce caractère qui t'a déjà

éd. 1802: ¹ silence. *Alinéa.* Cependant René ²Intervalle de plusieurs lignes. ³ fruits ⁴ sous un chêne . . . vos jours ⁵ de la philosophie ⁶ cette légère mélancolie ⁷ de ce trouble passager . . . vers le Ciel ⁸ Intervalle de plusieurs lignes. ⁹ sa tête dans sa poitrine ¹⁰ son bras ¹¹ *Alinéa.* ¹² alors manque. ¹³ sauvage, avec une douceur parfaite lui répondit ¹⁴ tâche seulement de modérer cette ardeur de caractère

»fait tant de mal. Si tu souffres plus qu'un autre des
 »choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner; une
 »grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite.
 »Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir¹ une
 »partie de l'Europe, fais-nous connaître ta patrie. Tu
 »sais que j'ai vu la France, et quels liens m'y ont
 »attaché; j'aimerai à entendre parler de ce grand Chef,^a
 »qui n'est plus, et dont j'ai visité la superbe cabane.
 »Mon² enfant, je ne vis plus que par la mémoire. Un
 »vieillard avec ses souvenirs ressemble au chêne décrépît
 »de nos bois:³ ce chêne ne se décore plus de son propre
 »feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes
 »étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux.»

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles,⁴ reprit ainsi l'histoire de son cœur.

»Hélas! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un⁵ changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

»C'était⁶ donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon⁷ pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui⁸ me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

»Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se

^a Louis XIV.

éd. 1802. ¹ parcourir l'Europe, hâte-toi de nous faire connaître ta ² Mon cher enfant ³ bois, qui ne se pare plus . . . mais qui couvre ⁴ paroles paisibles . . . l'histoire secrète de son cœur. *Intervalle de plusieurs lignes.* ⁵ une métamorphose plus étonnante et plus soudaine . . . opérée ⁶ J'avais donc vainement espéré ⁷ dans ma patrie . . . cette inquiétude ⁸ qui m'avoit suivi par-tout

plaire à augmenter mon ennui; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller¹ rejoindre; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

» Je me trouvai² bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet³ qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour⁴ y vivre totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule: vaste⁵ désert d'hommes!

» Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais⁵ des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du

éd. 1802: 1 aller la rejoindre. Elle me répondit en hâte pour
2 trouvais donc plus isolé . . . dans une terre 3 objet auquel elle
pût s'attacher. Je m'aperçus que 4 faubourg où je vécus 5 vas-
tes déserts d'hommes, bien plus tristes que ceux des bois, car leur
solitude est toute pour le cœur 5 j'ai passé

Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées,¹ tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

» Quand le soir était² venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de³ l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite⁴ avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans les demeures des hommes, je me transportais⁵ par la pensée, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient; et je songeais que sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait⁶ frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait⁷ couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas; mais je crus tout-à-coup

éd. 1802. ¹ sacrées! Tu sais ² le soir approchoit . . . la retr.
³ de la grande h. des siècles ⁴ ensuite à travers un labyrinthe . . .
solitaires, où diverses scènes s'offroient à ma rêverie, à mesure que
la nuit descendoit. En regardant toutes ces lumières . . . dans la
demeure (*éd. 1826:* la demeure) ⁵ transportois, en imagination, au . . .
éclairaient; je songeais . . . ami. Mais au milieu ⁶ à frapper . . . mesurés
à l'horloge d'une c. g. ⁷ et amène des larmes

que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec¹ l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis² précipitamment pour m'en-sevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstants,³ de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination⁴ qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur⁵ durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre: hélas! je cherche seulement un bien inconnu, dont⁶ l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout les bornes. si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé,⁷ j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur, comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence: je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal⁸ objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je⁹ croyais

éd. 1802: ¹ avec la même ardeur ² partis précipitamment pour une chaumière ³ inconstants et rapides, de ⁴ imagination avide
⁵ leur courte durée ⁶ dont le vague instinct ⁷ aimé, mais cherchant à aimer, j'étais ⁸ cet idéal objet ⁹ je le saisissois dans les g.

l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieus, et le principe même de vie dans l'univers.

»Toutefois, cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes.¹ Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi² qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident³ qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! Voilà donc⁴ à quel degré de puérité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses⁵ d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

»Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions⁶ dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert: on en jouit, mais on ne peut les peindre.

»L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les⁷ mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages,⁸ des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il

éd. 1802: ¹ charmes. J'aimois les rêveries dans lesquelles il me plongeoit, même en usant les ressorts de ma vie. *Alinéa.* Un jour
² Un prince ³ accident qui arrivoit aux débris ⁴ donc jusqu'à
⁵ choses aussi fragiles que ⁶ passions dans le vague d'un cœur (*éd. 1805:*
dans le vuide) ⁷ les sombres mois ⁸ et des fantômes (= *éd. 1826*)

manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie, sur le ton consacré aux soupirs.

»Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées¹ par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un² chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher³ du hameau s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du⁴ ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

»Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas,⁵ enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

»La nuit, lorsque⁶ l'aiglon ébranlait la chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à⁷ une autre

éd. 1802 : ¹ qui se terminoient à des forêts ² d'un vieux chêne

³ clocher champêtre (= éd. 1826) . . . dans une vallée solitaire ⁴ du

Ciel ⁵ ni frimat ⁶ quand l'aiglon venoit à ébranler ⁷ à

un autre

les transports que j'éprouvais! O Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même . . . Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le¹ reste de ma vie.

» Hélas, j'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès² mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence, que par un profond sentiment³ d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel⁴ avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie; mon cœur aimait⁵ Dieu, et mon esprit le méconnaissait; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres,⁶ mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

» Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde,⁷ la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer,⁸ que me restait-il? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré⁹ me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme!

» Décidé¹⁰ que j'étais à me débarrasser du poids de

éd. 1802. 1 les restes 2 dès ma plus tendre jeunesse 3 sentiment de mal-aise et d'ennui 4 le Ciel 5 aimait mieux Dieu
6 ténèbres et mensonges. Ah! l'homme 7 monde et la retraite
8 manquer à son tour, que 9 espéré de me s. 10 Décidé donc que

la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

»Cependant¹ je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu-à-peu mon cœur. Je² m'imaginai pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout-à-coup surprendre.³

»Pour bien sentir⁴ quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venaient confondre⁵ en elle avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avait si longtemps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendit, et devant qui je pusse ouvrir mon âme!

»Amélie se jetant dans mes bras me dit:⁶ «Ingrat, »tu veux mourir,⁷ et ta sœur existe! Tu soupçonnes son »cœur! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais »tout; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi. »Est-ce moi que⁸ l'on trompe, moi qui ai vu naître tes »premiers sentiments? Voilà ton malheureux caractère, »tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te presse

éd. 1802: 1 Il me devenait nécessaire 2 Je croyais pourtant

3 surprendre dans ma solitude 4 sentir, ô vieillards. quelle

5 fondre 6 dit tout en larmes 7 mourir pendant que ta sœur

8 qu'on trompe 9 les premiers sentiments de ta vie?

» sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu
 » te livreras à tes folies;¹ fais le serment de ne jamais
 » attenter à tes jours.»

» En prononçant ces mots Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers; c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé; je cédaï à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel;² je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentiments était infinie; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» Le³ moment était venu où j'allais expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance: épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère,⁴ a trop exaucé!

» Que vais-je vous révéler, ô mes amis! Voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même... Il y a quelques jours,⁵ rien n'aurait pu m'arracher ce secret... A présent tout est fini!

éd. 1802: 1 folies, et fais 2 solennel 3 Mais le moment...
 expier les inconséquences de ma vie. J'avais été dans mon délire
 jusqu'à 4 colère ne manque jamais d'exaucer. Mais que vais-je...
 mes sages amis 5 jours que rien... secret... Mais à présent

»Toutefois,¹ ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence: souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

»L'hiver finissait, lorsque je m'aperçus² qu'Amélie perdait³ le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait; ses yeux se creusaient; sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour, je la surpris toute⁴ en larmes au pied du⁵ crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenait sans se fatiguer, une longue course; tantôt elle se traînait à peine; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir⁶ lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

»En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me répondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

»Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait⁷ être la cause de ses larmes; car elle paraissait ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte⁸ à son appartement; je frappe, on ne me répond point; j'entr'ouvre la porte, il n'y avait personne dans la chambre. J'aperçois⁹ sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

éd. 1802: 1 Cependant, augustes vieillards 2 m'aperçus
³ perdoit à son tour le 4 d'un crucifix. La nuit, le jour, le monde,
 la solitude, mon absence, ma présence, tout l'alarmait. D'involon-
 taires 5 le lire 6 sembloit la source de 7 je montai ... je
 frappai ... répondit ... j'entr'ouvris. 8 *Alinéa.* 9 J'aperçus ...
 saisis ... ouvris ... lus ... j'ai conservée 9 *éd. 1826:* tout ...
 d'un crucifix

A RENÉ

« Le Ciel m'est témoin, mon frère,¹ que je donnerais
 » mille fois ma vie pour vous épargner un moment de
 » peine; mais, infortunée que je suis, je ne puis rien pour
 » votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être
 » dérobée de chez vous,² comme une coupable; je n'aurais
 » jamais pu résister à vos prières, et cependant il fallait
 » partir³ . . . Mon Dieu, ayez pitié de moi!

« Vous savez, René,⁴ que j'ai toujours eu du penchant
 » pour la vie religieuse; il est temps que je mette à
 » profit les avertissements du Ciel. Pourquoi ai-je attendu
 » si tard!⁵ Dieu m'en punit. J'étais restée pour vous
 » dans le monde . . . Pardonnez, je suis toute troublée
 » par le chagrin que j'ai de vous quitter.

« C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la
 » nécessité de ces asiles,⁶ contre lesquels je vous ai vu
 » souvent vous élever. Il⁷ est des malheurs qui nous
 » séparent pour toujours des hommes; que deviendraient⁸
 » alors de pauvres infortunées! . . . Je suis persuadée
 » que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos
 » dans ces retraites de la religion:⁹ la terre n'offre rien
 » qui soit digne de vous.

« Je ne vous rappellerai point votre serment: je connais
 » la fidélité de votre parole. Vous l'avez juré, vous
 » vivrez pour moi. Y¹⁰ a-t-il rien de plus misérable, que
 » de songer sans cesse à quitter la vie? Pour un homme
 » de votre caractère, il¹¹ est si aisé de mourir! Croyez-en
 » votre sœur, il est plus difficile de vivre.

« Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude,
 » qui ne vous est pas bonne; cherchez quelqu'occupation.
 » Je sais que vous riez amèrement de cette nécessité où
 » l'on est en France de *prendre un état*. Ne méprisez pas

éd. 1802: ¹ mon cher René ² à votre insçu, comme . . . n'au-
 rois pu résister (*éd. 1826:* jama's manque). ³ partir. Mon Dieu!
 .. mon frère ⁵ tard? Dieu me ⁶ asyles (= *éd. 1805*) ⁷ Croyez-moi,
 il est ⁸ deviendroient de p. infortunées . . . Je ⁹ Religion ¹⁰ Eh!
 qu'y a-t-il de . . . vie ¹¹ rien n'est plus aisé que de m. . . . vivrel

» tant l'expérience et la sagesse de nos pères. Il vaut
 » mieux, mon cher René, ressembler un peu plus au
 » commun des hommes, et avoir un peu moins de malheur.

» Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un sou-
 » lagement à vos ennuis. Une femme, des enfants occu-
 » peraient vos jours. Et quelle est la femme qui ne
 » chercherait pas à vous rendre heureux! L'ardeur de
 » votre âme, la beauté de votre génie, votre air noble
 » et passionné, ce regard¹ fier et tendre, tout vous assu-
 » rerait de² son amour et de sa fidélité. Ah! avec quelles
 » délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur
 » son cœur! Comme tous ses regards, toutes ses pensées,
 » seraient attachés sur toi pour prévenir tes moindres³
 » peines! Elle serait tout amour, toute innocence devant
 » toi; tu croirais retrouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de . . . Ce monastère, bâti
 » au bord de la mer, convient à la situation de mon âme.
 » La⁴ nuit, du fond de ma cellule, j'entendrai le mur-
 » mure des flots qui baignent les murs du couvent; je
 » songerai à ces promenades que je faisais avec vous, au
 » milieu des bois, alors que nous croyions retrouver le
 » bruit des mers dans la cime⁵ agitée des pins. Aimable
 » compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai
 » plus? A peine plus âgée que vous, je vous balançais
 » dans votre berceau; souvent nous avons dormi ensemble.
 » Ah! si un même tombeau nous réunissait un jour! Mais
 » non: je dois dormir seule sous les marbres glacés de ce
 » sanctuaire où reposent pour jamais ces filles qui n'ont
 » point aimé.

» Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi
 » effacées par mes larmes. Après tout, mon ami, un peu
 » plus tôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas fallu nous
 » quitter? Qu'ai-je besoin de vous entretenir de l'incer-
 » titude et du peu de valeur de la vie? Vous vous

éd. 1802. ¹ si fier et si tendre ² de sa fidélité et de son amour
³ tes moindres desirs pour soulager tes moindres peines? ⁴ J'en-
 tendrai la nuit, du f. de ma c., le murmure ⁵ cime

»rappelez le jeune¹ M. qui fit naufrage à l'île
 »de-France. Quand vous reçûtes sa dernière lettre,
 »quelques mois après sa mort, sa dépouille terrestre
 »n'existait plus, et l'instant où vous commenciez son²
 »deuil en Europe, était celui où³ on le finissait aux
 »Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mémoire
 »périt si vite?⁴ Une partie de ses amis ne peut ap-
 »prendre sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée!
 »Quoi, cher et trop cher René, mon souvenir s'effacera-
 »t-il⁵ si promptement de ton cœur? O mon frère, si je
 »m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas
 »séparée de vous dans l'éternité.

AMÉLIE.

P. S. «Je joins ici l'acte de la donation de mes⁶ biens;
 »j'espère que vous ne refuserez pas cette marque de mon
 »amitié.»

«La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas
 causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie
 me cachait-elle? Qui la forçait si subitement à embrasser
 la vie religieuse? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence
 par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-
 à-coup? Oh! pourquoi était-elle venue me détourner de
 mon dessein! Un⁷ mouvement de pitié l'avait rappelée
 auprès de moi, mais bientôt fatiguée d'un pénible⁸ devoir,
 elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avait qu'elle
 sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a em-
 pêché un homme de mourir! Telles étaient mes plaintes.
 Puis faisant un retour sur moi-même: «Ingrate⁹ Amélie,
 disais-je, si tu avais été à ma place, si, comme moi, tu

éd. 1802: ¹ le jeune du T. . . . qui périt à l'île de F. (*éd. 1805, 1826:*
 Isle). ² votre deuil ³ où ses amis le finissoient ⁴ vite, qu'une
 partie ⁵ s'effacerait-il . . . mon cœur? . . . O mon frère! Si ⁶ de ma
 fortune ⁷ un froid mouvement ⁸ d'un triste devoir ⁹ moi-
 même: ingrate . . . dans ma place . . . tu eusses été accablée du vide . . .
 jours; va, tu n'aurois . . . par ton frère

avais été perdue dans le vide de tes jours, ah! tu n'aurais pas été abandonnée de ton frère.»

»Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout-à-coup il me vint une idée qui me donna quelqu'espérance:¹ je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme² qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour³ la supplier de m'ouvrir son cœur.

»Elle ne tarda pas à me répondre, mais⁴ sans me découvrir son secret: elle me mandait⁵ seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer ses vœux.

»Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

»Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je⁶ résolus d'aller à B... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avais été élevé se trouvait sur la⁷ route. Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.⁸

éd. 1802: ¹ espérance. Je ² homme d'un rang inférieur, et qu'elle ... avouer à cause de l'orgueil de notre famille. ³ pour lui faire les plus tendres reproches, pour la supplier ... cœur, et de ne pas sacrifier le bonheur de sa vie à des parens qui lui étoient presque étrangers ⁴ mais ... secret manque. ⁵ mandoit qu'elle étoit déterminée qu'elle avoit obtenu ... prononcer immédiatement ses vœux. Elle ajoutoit, en finissant: «Je n'ai que trop négligé notre famille; c'est vous que j'ai uniquement aimé; mon ami, Dieu n'approuve point ces préférences, il m'en punit aujourd'hui.» — Ce billet me donna un mouvement de rage, je fus révolté ⁶ je me résolus ... à B... dans le dessein de retarder au moins le sacrifice, si je ne pouvois l'empêcher de s'accomplir. *Alinéa.* La terre ⁷ ma route ... j'aperçus du grand chemin ces bois ⁸ adieu. Je me détournai donc un moment pour accomplir ce sacré pèlerinage

» Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai¹ à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais² à franchir le seuil; cet homme s'écria: «Eh bien! allez-vous faire » comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques » jours? Quand ce fut pour entrer, elle³ s'évanouit, et » je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'étrangère qui, comme⁴ moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs!⁵

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas.⁶ Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés: je visitai⁷ celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin⁸ où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur.⁹ Partout les salles étaient détendues, et l'araignée¹¹ filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner¹⁰ la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile

éd. 1802: 1 m'arrêtai en silence à. 2 Comme j'hésitois à . . .
me dit 3 elle devint pâle et tremblante, et l'on fut obligé 4 ainsi
que moi 5 pas d'alinéa. Couvrant mes yeux 6 pas, et qui n'é-
toient éclairés que par 7 visitai la chambre où 8 enfin manqué.
9 sœur . . . Par-tout 10 détourner 11 éd. 1805: arraignée

de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère! Le chêne voit germer ses glands autour de lui; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes!

»En arrivant à B , je me fis conduire au couvent; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis: elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une pensée au monde; que si je l'aimais j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait: «Cependant si votre projet est de paraître à l'autel le jour de ma profession, daignez m'y servir de père; ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre amitié, et à mon¹ repos.»

»Cette froide fermeté qu'on opposait à² l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étais près³ de retourner sur mes pas; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler⁴ le sacrifice. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient⁵ ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie qui devait avoir lieu dès le lendemain.

»Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches⁶ Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère.⁷ Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un⁸ pareil spectacle; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

»Un peuple immense remplissait l'église. On me conduit au banc du sanctuaire: je me⁹ précipite à genoux sans

éd. 1802: ¹ amitié et à ma paix ² à l'ardeur ³ prêt à
⁴ troubler la pompe. L'enfer ⁵ m'arracheroient ⁶ cloches, qui
annonçoit le sacrifice. Vers ⁷ monastère . . . Rien ⁸ à de
pareils spectacles, ni rien douloureux ⁹ je m'y précipite sans

presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel; tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise¹ et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

» Amélie se place² sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur³ des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla⁴ de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots: « Elle⁵ a paru comme l'encens qui se consume dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les⁶ anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire. Amélie est⁷ prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux.

éd. 1802: ¹ d'admiration et de surprise. Foudroyé ² plaça . . . dais qu'on avoit préparé pour elle ³ de cent flambeaux ⁴ se dépouille . . . ne conserve . . . monte . . . peint le bonheur de la vie religieuse, les tribulations du monde, et la paix de la vierge qui ⁵ Elle . . . feu: *en italique* ⁶ des anges ⁷ fut prêtre

En ce moment je sens¹ renaître mes transports; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

»Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux; et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât² à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle un drap mortuaire; quatre flambeaux³ en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts;⁴ de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avait contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre⁵ appareil. Tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille: «Dieu de miséricorde, fais que je ne »me relève jamais de cette couche funèbre, et comble »de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion!»

»A ces mots échappés⁶ du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je

éd. 1802: ¹ je sentis . . . alloit éclater . . . me lança . . . avoit . . . fus atterré ² passât comme à travers ³ flambeaux funèbres
⁴ morts, que de jeunes v. continuent ⁵ ce funeste appareil: tout-à-coup ⁶ du creux du cercueil

m'écrie: «Chaste épouse de Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà de ton frère!»

«Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent toute¹ la cérémonie, le prêtre s'interrompt, les religieuses² ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connaissance. Que³ je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour! J'appris, en rouvrant les yeux,⁴ que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir.⁵ O misère de ma vie: une sœur craindre⁶ de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur! Je sortis du⁷ monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

«On⁸ peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais ce qu'elle avait dû souffrir.⁹ Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre: ce mélange de joie et de tristesse, qu'Amélie avait¹⁰ fait

éd. 1802. ¹ toute manque. ² religieuses effrayées ³ Ah! que... rappelèrent à la lumière! ⁴ yeux au jour ⁵ la voir... O misère ⁶ craignoit... frère auroit craint de ⁷ de ce monastère... du lieu ⁸ Un malheur personnel, quelqu'il soit, se supporte; mais un malheur dont on est la cause involontaire, et qui frappe une victime innocente, est la plus grande des calamités. Eclairé ⁹ souffrir auprès de moi, victime d'autant plus malheureuse, que la pureté de ma tendresse devoit lui être à-la-fois odieuse et chère, et qu'appelée dans mes bras par un sentiment, elle en étoit repoussée par un autre. *Alinéa.* Que de combats dans son sein! Que d'efforts n'avoit elle point faits! Tantôt voulant s'éloigner de moi, et n'en ayant pas la force; craignant pour ma vie, et tremblant pour elle et pour moi. Je me reprochois mes plus innocentes caresses, je me faisais horreur. En relisant la lettre de l'infortunée, (qui n'avoit plus de mystères!) je m'aperçus que ses lèvres humides y avoient laissé d'autres traces que celles de ses pleurs. Alors s'expliquèrent ¹⁰ fit paroître lors de

paraître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir!¹ Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

» O mes amis,² je sus donc ce que c'était que de verser des larmes, pour un mal qui n'était point imaginaire! Mes passions, si longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant;³ c'était un grand crime; Dieu m'avait envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après⁴ elle des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments: tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère!

» Je pris donc subitement une autre résolution; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipait, dans ce moment même, au port de B... une flotte pour la Louisiane; je m'arrangeai avec un des capitaines de⁵ vaisseaux; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

éd. 1802. ¹ guérir! (la dispense du n. manque) et la disposition
² amis, je sus alors ³ du tout-puissant ⁴ après soi les d. et
les m. ⁵ des vaisseaux (éd. 1826. de vaisseau).

» Ma sœur avait touché aux portes de la mort; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement¹ à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédaï à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes,

» J'errais sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvait à l'aspect de l'Océan où apparaissait quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse² aux barreaux de la même fenêtre: elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore entendre³ la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courais au monastère: là, seul au pied des murs,⁴ j'écoutais dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques qui se mêlaient sous les voûtes du temple au⁵ faible bruissement des flots.

» Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'ai-

éd. 1802: ¹ courageusement au-devant des ² la même vestale
³ encore l'entendre, pendant la nuit, la cloche qui appelloit ⁴ murs,
dans les ténèbres, j'écoutois ⁵ aux foibles br. des flots lointains

guillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède: on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle¹ avant mon départ, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je ne désespère pas de mon bonheur, me disait-elle. L'excès même du sacrifice, à présent que le sacrifice est² consommé, sert à me rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pureté de leurs vœux, la régularité de leur³ vie, tout répand du baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que l'oiseau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un abri contre la tempête.⁴ C'est ici la sainte montagne, le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre, et les premiers concerts du ciel; c'est ici que la religion trompe doucement une âme sensible: aux plus violentes amours, elle substitue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont unies; elle épure les soupirs; elle change⁵ en une flamme incorruptible une flamme périssable; elle mêle divinement son calme et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire. »

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu⁶ m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte;

éd. 1802: ¹ d'elle vers ce temps-là, sembla ² est fait ³ de notre vie ⁴ tempête. On respire ici quelque chose de divin, un air tranquille que ne trouble point le souffle des passions; c'est ici ⁵ elle allume une flamme inc. où brûloit une flamme mortelle. . . reste de confusion et de volupté, d'un cœur ⁶ voulu me faire entendre que

déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe¹ de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent² confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait³ à la fenêtre grillée. *Etait-ce-toi, ô mon Amélie, qui prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère.* La tempête sur les flots, le calme dans sa¹⁰ retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule;⁴ les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent;⁵ l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale⁶ connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie,⁷ orageuse comme l'Océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier;⁸ tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau maintenant témoin de mes larmes,⁹ écho du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard

éd. 1802: 1 m'occupois de ce triste soin . . . mouillois 2 montent en masse dans 3 apparoissoit . . . La tempête . . . ta retraite 4 cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie; les fanaux 5 couvent, humble, mais certain, et dirigeant sans péril la religieuse à une terre céleste; l'incertitude 6 vestale ayant sous le même toit et son lit et son tombeau, et connaissant 7 Amélie, vaste, orageuse 8 marinier . . . Tout ce t. est profondément gravé dans ma mémoire . . . soleil 9 larmes! échos . . . René! ce fut 10 *éd. 1826:* ta

de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale!¹ Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faites du monastère qui s'abaissaient à l'horizon.»

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir² la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la supérieure de..... Elle contenait le récit des derniers moments de la³ sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte. La Supérieure ajoutait que depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras; le vieillard pleurait. «Mon enfant, dit-il à son fils, je voudrais que le père Aubry fût ici, il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les calmant, ne semblait cependant⁴ point étrangère aux tempêtes; c'était la lune dans une nuit orageuse: les nuages errants ne peuvent l'emporter dans leur course; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas, pour moi, tout me trouble et m'entraîne!»

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du⁵ silence:

éd. 1802: 1 natale: je 2 de lire ... qu'il lui avoit remise
3 sœur A. de la M.: en italique. 4 cependant manque. 5 de son silence

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans
 » cette histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un
 » jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît,
 » et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se
 » livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur,
 » un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous
 » un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie, que
 » faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre
 » regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces
 » maux dont vous vous plaignez, sont de purs néants.
 » Mais quelle honte de ne pouvoir songer au seul mal-
 » heur réel de votre vie, sans être forcé de rougir! Toute
 » la pureté, toute la religion,¹ toute la vertu, toutes les
 » couronnes d'une sainte rendent à peine tolérable la seule
 » idée de vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute;
 » mais, s'il faut ici dire ma pensée, je crains que, par
 » une épouvantable justice, un aveu sorti du sein de la
 » tombe, n'ait² troublé votre âme à son tour. Que faites-
 » vous seul au fond des forêts où vous consommez vos
 » jours, négligeant tous vos devoirs? Des saints, me direz-
 » vous, se sont ensevelis dans les déserts? Ils³ y étaient
 » avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs pas-
 » sions le temps que vous perdez⁴ peut-être à allumer les
 » vôtres. Jeune présomptueux, qui avez cru que l'homme
 » se peut suffire à lui-même. La solitude est mauvaise à
 » celui qui n'y vit pas avec Dieu; elle redouble les puis-
 » sances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout
 » sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces, doit
 » les consacrer au service de ses semblables; s'il les laisse
 » inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et
 » tôt ou tard le ciel lui envoie un châtement effroyable. »

Troublé⁵ par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire;

éd. 1802. ¹ toute la vertu, toute la religion (= *éd. 1826*). ² n'ait
 à son tour troublé ³ ils y étoient, Monsieur, avec leurs larmes
⁴ perdiez à allumer ⁵ Tout troublé

et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil¹ amant d'Atala, il nous » parle sévèrement; il corrige et le vieillard et le jeune » homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces » à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis; » il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

» Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se laissa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande² des neiges aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes,³ il franchit ses rives, et désole ses bords charmants. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance; mais voyant que tout devenait désert sur son passage; qu'il coulait, abandonné dans⁴ la solitude; que ses eaux étaient toujours troublées, il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature,⁵ les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compagnons de son paisible cours.»

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du Flammant⁵ qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis⁶ reprirent la route de leurs cabanes: René marchait en silence entre le missionnaire qui priaït Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

FIN DE RENÉ.

éd. 1802: ¹ l'antique amant ² demanda ³ tempêtes, et parvint à ramasser une onde immense. Bientôt il franchit . . . rives, et ravage ⁴ dans une grande solitude ⁵ nature, la pureté de son premier cours, et les oiseaux, et les fleurs, et . . . petits ruisseaux, jadis aimables compagnons de son onde, aux sources de sa vie ⁶ amis se levèrent pour retourner à leurs c.

NOTES.

- p. 37. Quand on trouve dans un auteur : Ce passage se trouve dans les « Notes et Eclaircissements » joints à la Défense du G. du Chr. (Note N, p. 397 de l'éd. 1826, Vol. XIV).
- p. 38. Sai che : T. Tasso Gerusalemme Liberata C. I, Str 3.
- p. 43. Ce début rattache René à l'épopée des Natchez dont René devait faire partie primitivement (voy. la Notice). — une épouse : Céluta, voy les *Natchez*; Chactas : le héros de l'épisode *Atala*; le père Souël : voy. sur ce personnage les *Natchez* I, livre III. — La chasse du castor : voy. la fin du Prologue d'*Atala*.
- p. 44. les Apalaches : les Monts Alleganys.
- p. 45. ma mère : la mère de Chateaubriand n'est morte qu'en 1793. — livré de bonne heure à des mains étrangères : comp. Mém. d'Outre Tombe, éd. Biré I, p. 28 : « en définitive, j'étais abandonné aux mains des gens. » — au château paternel : Chateaubriand songe au château de Combourg, décrit dans les Mém d'Outre Tombe T. I, l. II et III, et au séjour qu'il y fit de 1783 à 1785 avec sa sœur Lucile. voy. le portrait du père de Chateaubriand aux l I et III; il constate que l'éducation qu'il a reçue « a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie ».
- p. 46. je cultivais les muses : comp. « Je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature » M. d'O. T. éd. Biré I, p. 142.
- p. 49. Nous retrouvons le souvenir de ces méditations sur les tombeaux antiques dans la Méditation de Lamartine *L'homme* (Prem. Méd. II).
- p. 50. une statue qui indiquait . . . : comp. Chateaubriand, Mélanges littéraires éd. 1826, p. 22, et *Essai sur les Révolutions* I, l. II, Ch. XVI (éd. 1826 II, p. 191) « et maintenant ce lieu si calme, si solitaire où il n'y avoit que moi et quelques manœuvres qui équarrossaient des pierres en sifflant avec insouciance ». Chateaubriand ajoute en note en 1826 : « quelque chose de ces sentiments a passé dans le récit de René, voyez cet épisode. »
- p. 51. sur la bruyère de Cona : La légende ossianique fait naître le héros sur les bords de la Cona (auj. Coe), rivière qui traverse la vallée sauvage de Glencoe (Comté d'Argyllshire, ECOSSE). — l'ancienne et riante Italie : Chateaubriand n'a été à Rome qu'en 1803.

- p. 54. j'ai vu la France: Chactas fait à René le récit de son séjour en France aux livres V—IX de la 1^e partie des *Natchez*. — un changement plus étonnant: allusion au passage du règne de Louis XIV et de la littérature classique à la Régence; de même Chateaubriand rentrant d'Amérique trouvait la France transformée par la Révolution.
- p. 55. vaste désert d'hommes: comp. «le désert de la foule» Mém. d'O. T. 1^e Partie, l. IV; il s'agit du séjour de Chateaubriand à Paris avant son départ pour l'Amérique.
- p. 56. et je songeais que...: comp. dans l'*Essai*: «il ramène (le malheureux auquel Chateaubriand s'adresse) ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit: Là, j'ai des amis» (l. I, 2^e Partie, Ch. XIII). On remarquera la couleur sombre que cette réflexion a reçue en passant de la réalité dans la fiction.
- p. 57. m'ensevelir dans une chaumière: Chateaubriand avait fui dans les déserts d'Amérique.
- p. 58. ces guerriers errant au milieu...: réminiscence ossianique.
- p. 59. la puissance de créer des mondes: ce passage rappelle les extases décrites dans la lettre de René à Céluta; il croit sentir palpiter contre son sein le tronc de chênes qu'il embrasse «un degré de chaleur de plus et j'animais des êtres insensibles» (Les *Natchez* II^e Partie).
- p. 60. me débarrasser du poids de la vie: Chateaubriand raconte une tentative de suicide Mém. d'O. T., 1^e Partie, l. III.
- p. 62. voy. le portrait de Lucile Mém. d'O. T., 1^e Partie, l. III. (éd. Biré I, p. 140) et Anatole France: Lucile de Chateaubriand 1879.
- p. 67. la terre où j'avais été élevé: Chateaubriand songe au château de Combourg et à la visite qu'il y fit en allant s'embarquer à Saint-Malo pour l'Amérique (Mém. d'O. T., 1^e Partie, livre III, éd. Biré I, p. 166).
- p. 72. où l'on a tout perdu: comp. Dante, *Inferno* C. III, v. 1—9.
- p. 77. le père Aubry: le missionnaire qui reçoit Atala et Chactas (voy. la nouvelle *Atala*).
- p. 79. le massacre des Français et des Natchez: Le massacre des colons français et de René par les Indiens, l'exil des Natchez survivants, vaincus par les troupes françaises sont racontés dans les dernières pages des *Natchez*.

The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem. It is shown that the problem is equivalent to the problem of finding a path of minimum length in a certain graph. This graph is constructed from the given data. The vertices of the graph are the points of the plane, and the edges are the line segments connecting them. The length of an edge is the distance between the two points. The problem is then reduced to finding a path of minimum length in this graph. This is done by using the following algorithm: start at the origin, and at each step choose the next point to visit such that the total length of the path is minimized. This algorithm is shown to be correct by induction. The second part of the paper is devoted to a detailed analysis of the algorithm. It is shown that the algorithm is efficient, and that it can be implemented in a simple and straightforward manner. The third part of the paper is devoted to a discussion of the results. It is shown that the algorithm is optimal, and that it can be used to solve a wide variety of problems. The fourth part of the paper is devoted to a discussion of the future work. It is shown that there are many interesting problems that remain to be solved, and that it is hoped that the results of this paper will be useful to other researchers in the field.

- 11 **Racine, Athalie** — Intr. par G. Gröber.
 127 — **Phèdre** — Intr. par J. Frédoles.
 9 **Restif de la Bretonne, L'Amant pauvre** — Intr. par G. Gröber.
 53|54 **Roland, Chanson de.** — Intr. par G. Gröber.
 159|160 **Rousseau, Les Rêveries du Promeneur solitaire** — Intr. par F. Ed. Schneegans.
 125|126 **Scribe, Le verre d'eau.** — Intr. par W. v. Wurzbach.
 18|20 **Tillier, Mon oncle Benjamin.** — Intr. par G. Gröber.
 112|114 — **Belle-Plante et Cornélius.** — Intr. par G. Gröber.
 35|36 **Villon, Maître François, Oeuvres.** — Intr. par F. Ed. Schneegans.
 87|88 **Voltaire, Zadig ou la Destinée.** — Intr. par B. Heller.

Nr. Biblioteca española.

- 149|150 **Barbadillo, Salas, La Hija de Celestina.** — Intr. par Fritz Holle.
 8 **Calderon, La vida es sueño.** — Intr. par G. Gröber.
 73|74 — **El Mágico Prodigioso.** — Intr. p. W. v. Wurzbach.
 142|145 **Calisto e Melibea, Comedia de,** — Intr. par Fritz Holle.
 37|39 **Castro, G. de, Las Mocedades del Cid, I, II.** — Intr. par W. v. Wurzbach.
 41|44 **Cervantes, Cinco Novelas ejemplares.** — (La Gitanilla. — Rinconete y Cortadillo. — El Celoso Estremeño. — El Casamiento Engañoso. — Coloquio que pasó entre Cipion y Berganza.) Intr. par R. J. Cuervo.
 137|141 — **Don Quijote (I^a). Primera parte.**
 151|153 — **Don Quijote (I^b). Primera Parte.**
 Intr. par W. v. Wurzbach.

Nr. Biblioteca italiana.

- 128|129 **Beccaria, C., Dei delitti e delle pene.** — Intr. par E. Palmarrochi.
 7 **Boccaccio, Decameron, Prima giornata.**
 21|22 — — — Seconda giornata.
 48|49 — — — Terza giornata.
 59 — — — Quarta giornata.
 66 — — — Quinta giornata.
 85|86 — — — Giornata sesta e settima.
 89|90 — — — Giornata ottava.
 93 — — — Giornata nona.
 99|100 — — — Giornata decima.
 Intr. par G. Gröber.
 120|122 — **La Fiammetta.** — Intr. par G. Gröber.
 146|148 — **Il Filartrato.** — Intr. par P. Seppeler.
 157|158 — **Il Corbaccio o il Liberato d'Amore.** — Intr. par L. Sorrento.

- 586 **Dante**, *Divina Commedia*. I: Inferno.
 16117 — — — — II: Purgatorio
 30131 — — — — III: Paradiso.
 Infr. par G. Gröber.
 40 — *La Via Nova*. — Infr. par E. Beck
 108 **Goldoni**, *La Locandiera*. — Infr. par R. Schmidbauer.
 123 — *Le Donne Curiose*. — Infr. par R. Schmidbauer.
 154/156 **Guarini**, *Il Pastor Fido*. — Infr. par C. Orlando.
 24/25 **Lezino**, *Il Tesoretto e Il Favolello*. — Infr. par B. Wiese.
 51/72 **Le cento novelle antiche**, (Il novellino). — Infr. par
 V. Sicard.
 60/63 **Leopardi**, *Canti*. — Infr. par P. Saxj-López.
 91 — *Pensieri*. — Infr. par P. Saxj-López.
 103 **Machiavelli**, *Macragola*. — Infr. par S. Debenedetti.
 108 **Maffei**, *Merope*. — Infr. par H. Hauvette.
 110/111 **Metastasio**, *Didone abbandonata*. — Infr. par C. Battisti.
 1215 **Petrarca**, *Rerum vulgarium fragmenta*. — Infr. par G.
 Gröber.
 47 — *I Trionfi*. — Infr. par C. Appel.
 199/31 **Poliziano**, *L'Orfeo e le Stanze*. — Infr. par F. Neri.
 115/116 **Redi**, *Poesie Toscane*. — Infr. par C. Orlando.
 78/79 **Strozzi**, *I madrigali*. — Infr. par L. Sorrento.

Nr. **Biblioteca portuguesa.**

- 10 **Camões**, *Os Lusíadas*. Canto I, II.
 25 — — — — Canto III, IV, V.
 45 — — — — Canto V, VI, VII.
 51/52 — — — — Canto VIII, IX, X.
 Infr. par C. Michaelis de Vasconcellos.

La **Bibliotheca romana** se propose, dans ses quatre sections: Bibliothèque française, Bibliothèque italienne, Bibliothèque espagnole, Bibliothèque portugaise, de faciliter aux savants, aux étudiants, aux maîtres, aux élèves et au public cultivé de tout le monde civilisé, l'accès des œuvres des littératures française, italienne, espagnole, portugaise de tous les temps, qui font partie de la littérature mondiale, ou des ouvrages de ces mêmes littératures, qui peuvent présenter un intérêt littéraire ou comme documents pour l'histoire des mœurs. Les éditions imprimées avec soin, reproduiront les textes des éditions originales.

Le prix de chaque numéro est de 50 centimes.